

L'intellectualisme moral

Nul ne fait le mal volontairement. Tel est le principe de l'intellectualisme moral qui suppose que le méchant n'est pas celui qui veut le mal pour le mal mais celui qui confond le bien et le mal. Son choix ne révèle pas la puissance de sa volonté mais la faiblesse de son entendement. Si un individu sait où est le bien, il le choisit nécessairement. L'homme qui choisit le mal se trompe en choisissant le mal en croyant que c'est le bien. Si on croit que le mal est une erreur et non pas une faute, on suppose que le méchant est à rééduquer. Si on croit au diable, c'est-à-dire à la volonté du mal pour le mal, on considère que le criminel est à abattre comme une bête enragée. S'opposent sur ce point deux postures morales aux fondements métaphysiques inconciliables.

« **Tes éducateurs ne sauraient être autre chose pour toi que tes libérateurs.** », **Nietzsche, « Schopenhauer éducateur », dans *Considérations intempestives***

Comment le maître doit-il se comporter pour être un « libérateur », selon le mot de Nietzsche, et faire en sorte que le disciple désire le savoir dont le maître connaît la jouissance ? Seul peut apprendre celui qui désire : entre la jouissance et le désir, s'étend tout le chemin de l'apprentissage. Le désir se caractérise par le manque : désirer quelque chose, c'est en manquer ; on ne désire pas ce qu'on a, mais on désire ce qu'on n'a pas. Pour apprendre, il faut savoir qu'on ignore : l'élève doit faire a priori le constat de son ignorance ; sans ce constat, il n'y a pas d'apprentissage possible, faute d'élève. Cela signifie que c'est l'élève qui initie idéalement la relation d'apprentissage. On ne peut en effet pas forcer quelqu'un à apprendre, dans la mesure où l'on ne peut pas le forcer à reconnaître son ignorance. Ainsi, le maître n'humilie pas mais apprend à l'élève le goût de la liberté en même temps que celui de la vérité. Le disciple ne sert pas le maître mais sert avec lui la vérité ; le maître aime le savoir et non pas le disciple ; le maître ne cherche pas à se faire aimer du disciple, mais à lui faire aimer le savoir. En aucun cas le maître ne doit confondre disciple et esclave, ni réduire le disciple en le faisant un objet de jouissance, ce que fait le gourou, par exemple. Un maître est un magister et non un dominus. En latin, le dominus est le maître de la maison (domus) ; il possède tout ce qu'il y a dans la maison, êtres humains y compris. Le magister est le maître qui enseigne, qui montre, qui indique. Il n'impose rien mais désigne un chemin qu'on peut suivre, une méthode, comme le signifie l'étymologie de ce mot. La main du magister montre la vérité mais ne frappe pas. Le fouet est réservé au dominus qui punit l'esclave indocile. En ce sens, il semble bien que tout enseignement soit idéalement empreint de douceur : sur le chemin escarpé de la vérité, ceux qui avancent ensemble s'encouragent, se soutiennent et se pressent amicalement. A terme, le maître s'efface : le disciple, devenu maître de lui-même, c'est-à-dire libre, peut à son tour avoir des disciples. Le véritable maître est donc celui qui prépare le disciple à se passer de lui.

Socrate

Socrate est un philosophe athénien du Ve siècle avant J.C. Il n'a rien écrit : tout ce que l'on sait de lui vient essentiellement des œuvres de son disciple, Platon. Socrate passait son temps à discuter avec les Athéniens. Il ne faisait pas cours, mais posait des questions pour inciter les gens à déterminer précisément l'essence des choses. Sa méthode, appelée maïeutique (art d'accoucher les esprits), consistait à interroger les gens jusqu'à ce qu'ils trouvent par eux-mêmes des réponses. Socrate disait ne rien savoir : « *tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.* » Son influence finit par lui créer des ennemis. En 399 av. J.-C., il fut accusé de ne pas honorer les dieux de la cité et d'égarer la jeunesse. Au lieu de s'enfuir, il accepta sa condamnation et but la ciguë, un poison que l'on utilisait à l'époque pour exécuter les condamnés, restant fidèle à ses idées et à ce qu'il pensait être son devoir.

« **Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.** »

« *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien* » fait dire Platon à Socrate, indiquant ainsi la position intermédiaire qu'occupe la philosophie entre le savoir et l'ignorance. Socrate déclare ne rien savoir, ce qui signifie qu'il renonce à l'omniscience, inaccessible à l'être humain. Mais il a conscience de son ignorance, ce qui est déjà un remarquable acquis par rapport à ceux qui ne se posent pas de questions et sont enfermés dans les réponses toutes faites des préjugés. Entre le savoir et l'ignorance ignorée, Socrate incarne donc la position de l'ignorance sue, consciente de ses limites et de ses enjeux. La chose que sait le philosophe est qu'il y a des choses à savoir et que lui ne saura jamais tout. La démarche socratique est donc humble en son fond et profonde en sa recherche, puisqu'il s'agit à la fois d'accepter son ignorance, et de chercher l'essence des choses. La quête philosophique requiert de ce fait de la patience, mais non point du repos et se caractérise comme activité de la question. Le philosophe occupe une situation d'inquiétude intellectuelle qui ne présente pas de réponse dogmatique aux questions qu'il pose.

La valence différentielle des sexes, principe de la domination

Françoise Héritier est une anthropologue et ethnologue française (1933-2017). Selon elle, la distinction entre le masculin et le féminin et la supériorité de l'un sur l'autre sont des constantes culturelles universelles. La « valence différentielle des sexes », c'est-à-dire le fait d'attribuer des qualités différentes aux hommes et aux femmes, est toujours au bénéfice des premiers. La culture est toujours l'expression de la supériorité des hommes : elle transforme la différence de sexe en hiérarchie de genre. Cela permet de justifier la domination des femmes (si elles sont inférieures, il est normal de les dominer), afin de contrôler ce qu'elles seules sont physiologiquement capables de faire : reproduire l'espèce. L'organisation sociale repose sur cette exigence du contrôle des matrices et de la reproduction : les hommes sont culturellement considérés comme dotés de qualités qui les placent dans une situation de domination (plus forts, plus résistants, plus courageux, etc.) ; ce qui se rapporte au masculin est plus valorisé que ce qui se rapporte au féminin. Limitation des libertés et des droits des femmes, insécurisation sociale et physique, écarts de traitement, résistance à l'autonomisation, sexisme, découlent donc de la conviction culturelle d'une plus grande valeur des qualités attribuées aux hommes.

Bernard Lahire, *Savoir ou périr*

Selon le sociologue Bernard Lahire, le système scolaire français détruit la curiosité par son obsession évaluatrice. L'école est devenue une machine à notes et à sélection, au détriment de son rôle principal : transmettre les savoirs, éveiller la curiosité et aider chaque élève à se construire intellectuellement en nourrissant sa *libido sciendi* (sa pulsion d'apprendre). Comme les autres êtres vivants, l'humain s'adapte à son environnement pour survivre. Il possède dès la naissance une curiosité naturelle et une grande capacité à apprendre (l'altricialité secondaire fait que l'humain apprend lentement, longtemps et beaucoup). Cette capacité d'apprentissage, biologique et universelle, devrait être au cœur de l'éducation, car « *le savoir est vital pour notre survie* ». Pourtant, la logique de compétition, les contrôles permanents et les exercices qui ne servent qu'à mémoriser à court terme font disparaître cette curiosité. Petit à petit, l'enfant curieux et avide de savoir perd cet élan : « *L'obsession évaluative a détourné l'école de sa fonction de transmission des connaissances.* » En France, presque tous les enfants vont à l'école dès trois ans, mais on leur inculque une vision productiviste du savoir, sans pour autant développer leur créativité et leur sens critique : l'école pousse au bachotage et à la passivité. Le mathématicien Alexandre Grothendieck le remarquait déjà : la créativité et la curiosité peuvent être étouffées par un système trop rigide. L'université subit la même loi : Lahire affirme qu'il faut changer l'organisation de la recherche, elle aussi soumise à l'évaluation permanente, si l'on veut qu'elle reste féconde. L'éducation doit redevenir un véritable moyen d'émancipation, un espace qui forme des citoyens libres et critiques, et pas seulement un système qui trie (PISA, classement Shanghai) les individus en fonction de leurs résultats scolaires.

Le sens de la fête

Du point de vue anthropologique, la fête apparaît comme une nécessité sociale et culturelle, qui correspond à une respiration collective dans le rythme qui voit alterner régulièrement le temps du quotidien et le temps exceptionnel du rite, celui de la production et celui de la dépense, celui du labeur et celui du plaisir. Hors du temps de la fête, règnent les vertus de sérieux, d'économie, d'application au travail et d'ambition. Une société sans fêtes n'est donc imaginable qu'à condition de restreindre la vie à une suite linéaire de tâches techniques et utilitaires, sans exutoires et propice à l'agressivité, la frustration et la violence. Ni le loisir ni le sport, centrés sur les individus et sur une logique de distinction, ne peuvent remplacer le plaisir collectif de la fête, qui rompt avec la stricte utilité.



Michaël Fœssel, la fête est politique

Le philosophe Michaël Fœssel interroge, dans son essai *Quartier rouge : Le plaisir et la gauche*, le rapport entre plaisir et politique. Le plaisir dépend des mœurs et donc de l'organisation économique et sociale. Dans nos sociétés capitalistes, tout le monde cherche le même type de plaisir (consommation), mais ce qui compte c’est la façon dont on vit ce plaisir : Fœssel remarque que le plaisir s’augmente d’être partagé, ce qu’oublie l’individualisme libéral. Les grèves de 1936, où s’organisaient des bals dans les usines occupées, ou l’exemple de Nuit Debout montrent comment des lieux de contestation peuvent devenir des espaces de fête. Le plaisir partagé a une valeur politique ; il crée du lien et remet en cause l’ordre établi par sa capacité subversive. A l’inverse, les plaisirs individuels reproduisent l’injustice. Alors que la gauche liait autrefois plaisir et révolution, le capitalisme a transformé cette idée en marchandise. Fœssel propose de repolitiser le plaisir plutôt que de l’oublier et d’en faire un moteur de changement, y compris face à la crise écologique, en défendant une « écologie de l’allégresse » plutôt qu’un discours culpabilisant. De ce fait, il veut montrer que le changement peut être plaisant. Ainsi, le plaisir se recherche dans la collectivité. Ce plaisir est essentiel pour le bon fonctionnement de la société, mais il faut qu’il soit partagé, libre et non pas individuel.

Hétéronomie et autonomie

Même si le refus de la soumission, de l’inféodation, de l’hétéronomie et de la dépendance est un signe de liberté, il ne suffit pas à la définir. Celui qui est libre est capable de s’opposer à ce qui heurte sa raison mais est en même temps capable d’obéir à ce qu’elle lui commande. En ce sens, la liberté véritable est celle qu’éclaire et guide l’entendement. Etre libre n’est pas seulement dire non, mais être capable d’autonomie. On est libre quand on acquiesce à ce qu’on a choisi, quand on dit oui aux lois que l’on considère comme bonnes. En ce sens, l’homme est par essence capable de dire non et il est dénaturé quand il en est empêché, mais il ne parvient au plein exercice de sa volonté qu’au prix d’un exercice intellectuel lui permettant de trouver sa propre nécessité. Le pur refus s’épuise dans le vain exercice de lui-même et la plus haute figure de la liberté réside dans le consentement à un ordre idéal, celui du monde des valeurs que nous posons comme absolument bonnes. L’homme n’est pas seulement un empire dans un empire, mais un être capable de dire oui à ce qu’il considère comme valable, fort d’une lucidité rationnelle qui n’est pas seulement un refus aveugle et buté. La liberté est donc non seulement une résistance mais aussi un acquiescement : « *L’obéissance à la loi qu’on s’est prescrite est liberté.* », disait Rousseau.

Césaire et Fanon

Aimé Césaire, écrivain et homme politique né en Martinique (1913 / 2008), est l'un des fondateurs (aux côtés de Léopold Sédar Senghor et de Léon-Gontran Damas) du mouvement littéraire et politique de la négritude, un courant qui mêle poésie, philosophie et combat politique. Césaire a consacré son œuvre à la dénonciation du racisme et de la colonisation, en affirmant la dignité et l'identité du peuple noir, refusant l'assimilation culturelle. Ce mouvement, né de l'anticolonialisme, dépasse largement le cadre francophone : il s'adresse aussi bien aux colonisés qu'aux Européens, et a inspiré les luttes pour les droits civiques aux Etats-Unis. En dénonçant l'esclavage, la violence coloniale et les humiliations subies par les peuples noirs, Césaire a contribué à redonner fierté et dignité à ceux qui avaient été réduits au silence.

Césaire a également influencé un autre penseur majeur de la décolonisation : Frantz Fanon (1925 / 1961), psychiatre et essayiste martiniquais. Les écrits de Frantz Fanon dénoncent la dépersonnalisation à l’œuvre dans le fait colonial, qui infantilise, opprime et aliène le colonisé. Ils décrivent aussi, avec minutie, ses effets psychologiques pour le colon.

Si on veut distinguer leurs pensées à grands traits, on peut remarquer que si Césaire dit : « *Nègre je suis, nègre je resterai.* », considérant qu’il y a là un élément fondamental sur lequel il ne veut pas transiger (refusant cependant de considérer la négritude comme un enfermement), Fanon, lui, ne nie pas sa couleur noire mais ne s’en vante pas non plus. Il est nègre par hasard. Ce n’est pas une fatalité : « *Je refusai toute tétanisation affective. Je voulais être homme, rien qu’homme.* » Le nègre n’a rien à prouver à personne. Il est un homme parmi d’autres humains.

Bien qu’écrits dans un contexte marqué par les guerres mondiales et la décolonisation, les pensées de ces deux hommes résonnent toujours face aux discriminations contemporaines. A l'heure où persistent les violences raciales et le retour de mouvements suprémacistes, notamment aux Etats-Unis, leurs voix croisées rappellent que la dignité humaine ne peut se construire qu'en luttant contre toutes les formes d'oppression.

Nature et liberté

« *Toute chose dans la nature agit d’après des lois. Il n’y a qu’un être raisonnable qui ait la faculté d’agir d’après la représentation des lois* » dit Kant dans la deuxième section des *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Tous les objets matériels sont soumis à des lois strictes qui déterminent leurs propriétés et leurs définitions. Ils sont définis *a priori*. Les animaux sont soumis aux lois strictes que leur impose leur instinct, et tous les êtres naturels sont soumis au principe du déterminisme universel, principe premier de la science qui suppose que dans la nature, il n’y a pas d’effet sans cause ni de cause sans effet. L’être humain est le seul à être doté d’une liberté qui lui permet d’échapper à ce principe : sa volonté peut être la cause non motivée des effets qu’il produit. L’être humain n’a pas de nature, il a une condition ; il est défini *a posteriori*, par ses actes, et choisit les lois auxquelles il obéit.

Définition, principes et conséquences de l’existentialisme

Selon Sartre, chez l’homme, « *l’existence précède l’essence* ». Nous sommes jetés dans le monde, dans un état de parfaite indétermination, et au fur et à mesure de notre existence, nos actes nous définissent. L’homme est défini *a posteriori* alors que les animaux et les objets sont définit *a priori*, c’est-à-dire que les animaux et les objets sont définis avant d’exister, alors que l’homme acquiert sa définition au fur et à mesure de ses actes. L’existentialisme considère chaque être humain comme maître de ses actes et de son destin et responsable des valeurs qu’il décide d’adopter, puisqu’il n’y a pas de Dieu pour le concevoir *a priori* et lui donner une définition prédéterminée. L’existentialisme est donc un athéisme déclarant que l’homme est un être absolument libre et absolument responsable. L’homme est « *condamné à être libre* », comme le dit Sartre, mais cette liberté est angoissante. L’homme fuit donc la liberté en se réfugiant dans la mauvaise foi, ce mensonge à soi-même rassurant mais factice qui consiste à s’inventer une définition et à y croire.

L’homme est ce qu’il n’est pas et n’est pas ce qu’il est.

Dépourvu d’essence *a priori*, l’homme apparaît dans le monde, existe et se définit après. Si l’homme ne peut être défini au commencement de son existence, c’est qu’il n’est d’abord rien, qu’il devient ensuite, et devient tel qu’il choisit de se faire. L’homme naît vierge de toute détermination, c’est lui qui invente sa propre définition. Par conséquent ce qui caractérise l’homme en propre, c’est la liberté de se déterminer lui-même : il n’existe pas de nature humaine et il n’y a pas de Dieu ou de réalité transcendante pour en dicter les lois. L’homme est ce qu’il n’est pas et n’est pas ce qu’il est : libre, il est dépourvu de définition fixe comme c’est le cas pour la chose, enfermée dans sa définition. Il est donc à la fois ce qu’il choisit d’être mais ne l’est jamais définitivement et complètement. C’est dans sa capacité réflexible (capacité de retour sur soi et de distanciation) que l’homme marque sa différence. Cet écart est marqué par la médiation, ce à quoi les animaux n’ont pas accès par exemple, puisqu’ils sont toujours dans l’immédiat. L’homme n’est pas ce qu’il est car il passe son temps à se transformer, à transformer sa nature en la niant, c’est-à-dire en lui imposant des expressions culturelles qui la marquent, la modélisent, l’informent (ainsi, la tresse nie les cheveux).

Les lâches et les salauds

Il existe différentes façons d’être de mauvaise foi, c’est-à-dire de ne pas assumer son plein engagement dans chacun de ses actes. Les « *lâches* » font porter la responsabilité de leur choix sur autre chose qu’eux-mêmes : sur la passion considérée comme irrésistible, sur le tempérament, la physiologie, sur des signes inscrits dans le monde qui indiqueraient la route à suivre. Les lâches ont besoin de trouver un aval pour assumer leur choix, quitte à se réfugier dans des prétextes irrationnels. Or, l’homme est toujours responsable de sa passion : c’est lui qui choisit de s’y abandonner. De même, il choisit aussi le sens et l’attention qu’il donnera à ce qu’il appelle les signes du destin, ainsi le jésuite de *L’Existentialisme est un humanisme*. Tous ceux qui prétendent le contraire sont de mauvaise foi, puisqu’ils refusent d’assumer la liberté de leur choix et le délaissement de la condition humaine. Les « *salauds* » pensent leur existence comme nécessaire, et résorbent ainsi toute angoisse, au lieu d’assumer l’absolu contingence de leur apparition dans le monde. Ce que le hasard d’une naissance a fait, ils le revendiquent comme allant de soi. Le lâche et le salaud sont donc des anti-modèles dans la construction authentique de soi : nous nous choisissons toujours en face des autres, pour nous et pour les autres, puisque notre choix pose des valeurs que nous souhaitons universelles.

Retournement du stigmate

En sociologie, le concept de « retournement du stigmate » est souvent utilisé. Il désigne la manière dont réagissent des personnes, et surtout des groupes, qui sont stigmatisés par la société, c’est-à-dire dévalorisés à cause de certaines propriétés objectives qu’ils possèdent (couleur de peau, handicap physique, identités sociales, toute forme de déviance par rapport à une norme dominante) et qui sont exposées de façon négative et souvent stéréotypée. Ces cibles peuvent arriver à faire de la caractéristique qui les soumet à ce jugement stigmatisant, un élément de leur identité et un objet de fierté, en le revendiquant. De telles personnes retournent alors la mise en cause qu’elles subissent, cette stigmatisation, en un motif d’identification valorisante, à l’exemple du courant littéraire et politique de la « négritude » inventé notamment par Aimé Césaire qui reprend le terme raciste et infâmant de « nègre » pour le retourner et en faire le moteur du refus de la honte de soi héritée du colonialisme. Dans cet esprit, la « gay pride » – traduite en France par l’expression « marche des fiertés » – se veut une inversion totale de la place longtemps réservée aux homosexuels. Stigmatisés, considérés comme anormaux, comme « des folles », obligés de cacher leurs penchants amoureux, de vivre comme « des honteuses », enfermés « dans un placard », les homosexuels revendiquent leur orientation sexuelle en l’affichant bruyamment et festivement dans la rue. Ils retournent ainsi le stigmate.

Libéralisme et socialisme

Le libéralisme affirme la primauté des principes de liberté et de responsabilité individuelles. Il repose sur l’idée que chaque être humain possède des droits fondamentaux qu’aucun pouvoir ne peut violer. En conséquence, les libéraux veulent limiter les obligations sociales imposées par le pouvoir et plus généralement le système social au profit du libre choix de chaque individu. Le libéralisme repose sur un précepte moral qui s’oppose à l’assujettissement de l’individu, d’où découlent une philosophie et une organisation de la vie en société permettant à chaque individu de jouir d’un maximum de liberté, notamment en matière économique. Au sens large, le libéralisme prône une société fondée sur la liberté d’expression des individus dans le respect du droit du pluralisme et du libre échange des idées. Elle doit joindre d’une part dans le domaine économique, l’initiative privée, la libre concurrence et son corollaire l’économie de marché, d’autre part, des pouvoirs politique et économique bien encadrés par la loi et les contre-pouvoirs. Elle valorise donc le mérite comme fondement de la hiérarchie. Le socialisme est un type d’organisation sociale basé sur la propriété collective (ou propriété sociale) des moyens de production par opposition au capitalisme. Le mouvement socialiste recherche une justice sociale (est injuste ce qui n’est pas acceptable socialement) condamne les inégalités sociales et l’exploitation de l’homme par l’homme, défend le progrès social et prône l’avènement d’une société égalitaire sans classes sociales.

L’homme est un être culturel

La culture est ce complexe qui comprend la connaissance, la croyance, l’art, la morale et toutes autres aptitudes ou habitudes acquises par l’homme en tant que membre de la société. La culture est ainsi cette partie de son milieu que l’homme crée lui-même, par opposition à la nature, qui est le milieu donné à l’homme. L’idée qu’il existe une nature humaine qui serait un ensemble de propriétés définissant de manière éternelle et immuable l’être humain est remise en question par Sartre qui affirme, dans *L’Existentialisme est un humanisme*, que chez l’homme « *L’existence précède l’essence* ». Dans la perspective athée qui est celle de Sartre, il n’y a pas de Dieu qui conçoive *a priori* l’essence humaine. Contrairement aux animaux, définis par leur nature, la définition de l’homme n’est pas seulement somatique : elle se caractérise surtout par ses idées (morales, politiques), ses choix et ses engagements. La personnalité de l’homme n’est pas innée contrairement aux animaux qui eux sont soumis à l’hétéronomie la plus totale et aux lois de leur instinct. L’homme se caractérise par l’intelligence et la capacité d’auto-programmation et d’autonomie. L’homme est donc ce qu’il se fait. L’être humain n’existe pas avant de se définir lui-même et n’est humain que dans une dimension spirituelle. L’homme a donc davantage une histoire qu’une nature.

Définition, dangers et critique de l’ethnocentrisme

L’homme est dépourvu de nature. Il n’est pas programmé *a priori* par une définition stricte. La condition humaine est culturelle : au sens individuel comme au sens collectif, la culture spécifie l’être humain parmi les vivants. L’ethnocentrisme est un défaut qui consiste à confondre ses habitudes culturelles avec la norme, et à oublier que l’artificiel de la coutume et des représentations est acquis. « *Chacun appelle barbarie ce qui n’est pas de son usage.* », dit Montaigne, dans les *Essais*. L’ethnocentrisme, fondé sur l’ignorance, conduit souvent au mépris des autres et à la xénophobie. « *Le barbare, c’est celui qui croit à la barbarie.* », dit l’ethnologue Claude Lévi-Strauss dans *Race et histoire*. Considérer l’autre comme étranger à l’humanité, c’est s’en exiler soi-même moralement. Pour lutter contre ce défaut, il faut suivre le conseil que donne Descartes, dans la première partie du *Discours de la méthode* : « *ne rien croire trop fermement de ce qui ne m’avait été persuadé que par l’exemple et par la coutume* ».

Le plan de la dissertation doit compter trois parties.

Je découpe et je range !



En plus des synthèses déjà constituées, d’autres sont à venir, au fur et à mesure du cours, d’ici à la fin de l’année. A la fin de l’examen du programme (fin mai), vous devriez être en mesure de traiter à peu près tous les sujets possibles.

Au fur et à mesure de l’année, complétez votre stock de cartes. Cherchez, parmi tous les sujets possibles répertoriés dans la rubrique METHODE du Philofil, ceux que vous pouvez progressivement traiter.

Auteur	Montaigne
Titre de l’ouvrage	<u>Essais</u>
Thème	L’ethnocentrisme
Thèse	Les hommes ont tendance à croire que leurs habitudes sont universelles. Ils confondent la norme et l’habitude.
Citation	« Chacun appelle barbarie ce qui n’est pas de son usage. »

CRITERES D'EVALUATION DES DEVOIRS DE PHILOSOPHIE

Il n'y a pas de barème pour l'épreuve de philosophie, mais ses exigences peuvent être résumées en quatre points principaux :

PRESENTATION EXPRESSION DEMONSTRATION CULTURE

PRESENTATION : la copie doit être claire, lisible, propre, et assez longue pour attester de l'investissement du candidat.

EXPRESSION : la qualité du français est un élément d'appréciation fondamental. Veillez à la correction orthographique, syntaxique, stylistique de votre propos. Veillez à relire très soigneusement votre copie avant de la remettre à la correction.

DEMONSTRATION : le plan de votre développement doit compter trois parties. L'ordre méthodique de la démonstration doit être respecté. En fonction des conseils de construction méthodique qui vous ont été donnés, veillez à réaliser une démonstration rhétorique en bonne et due forme.

CULTURE : Vous devez montrer votre culture philosophique et votre culture générale. Faites référence aux philosophes et aux œuvres philosophiques que vous connaissez, en évitant les arguments d'autorité et le catalogue historique. Usez des références littéraires, historiques, mythologiques, artistiques qui peuvent enrichir votre propos, et prouver votre connaissance des éléments essentiels de la culture générale.

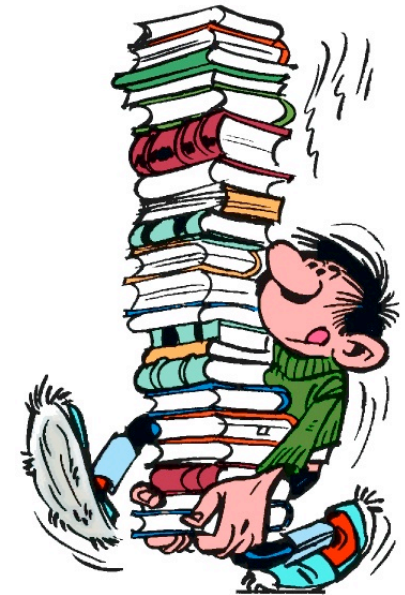
Pour chaque chapitre, pour chaque notion :

KIT LITTERAIRE

KIT HISTORIQUE

KIT MYTHOLOGIQUE

KIT ARTISTIQUE



Auteur	Sartre
Titre de l'ouvrage	<u>L'existentialisme est un humanisme</u>
Thème	La condition humaine
Thèse	L'homme est libre et dépourvu de nature et par conséquent responsable de ces actes et défini par eux.
Citation	Chez l'homme « l'existence précède l'essence ».

Auteur	Descartes
Titre de l'ouvrage	<u>Discours de la méthode</u>
Thème	Les voyages sont le meilleur remède à l'ethnocentrisme.
Thèse	Pour n'être pas prisonnier de la coutume et des préjugés, il faut voyager.
Citation	« Sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des Lettres. »